

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 60

Number 1 *Littératures francophones: un corp(u)s étranger?*

Article 4

12-1-2003

Enseigner la littérature francophone : à la recherche de la banalisation

Cilas Kemedjio

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Kemedjio, Cilas (2003) "Enseigner la littérature francophone : à la recherche de la banalisation," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 60 : No. 1 , Article 4.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol60/iss1/4>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Cilas KEMEDJIO
University of Rochester

Enseigner la littérature francophone : à la recherche de la banalisation

Résumé : L'émergence de la littérature francophone comme une discipline de plus en plus enseignée dans les départements de français s'est traduite par une flambée de postes affectés à ce domaine. La question qui s'impose naturellement aux spécialistes concerne la mise en place des stratégies visant à développer et pérenniser cette nouvelle discipline au sein de l'université américaine soucieuse de rentabiliser ses moyens. La présente étude soutient que seule une démarche recherchant constamment la collaboration entre la francophonie et les autres composantes du champ académique pourra permettre une présence durable des études francophones dans l'institution universitaire.

Afrique, Caraïbe, enseignement, États-Unis, institutionnalisation, intégration, littératures francophones, politique universitaire

Le mois de juin 2002 a vu la soutenance, dans mon département, de la thèse de Julie, consacrée au cinéma africain. Cette soutenance avait une double signification pour moi. Il s'agissait en effet de la première soutenance d'une thèse que j'avais dirigée, et en même temps la dernière dans notre programme de doctorat, lequel, selon le vocabulaire administratif, avait été « suspendu » dans la valse des coupures budgétaires qui semblent rythmer la vie du monde universitaire américain. La soutenance de la thèse de Julie est donc l'occasion pour moi de méditer mes orientations académiques dans un département réduit au cycle de licence dans une université qui se proclame « research university ». Et tout l'enjeu de mes cours et autres activités d'accompagnement à l'enseignement auront, ces sept dernières années, tourné autour de cette situation.

Quand j'arrive à l'Université de Rochester à la fin de 1995, je commence à enseigner un cours pour les étudiants de deuxième et troisième cycles sur la littérature antillaise et sa théorie. Emily,

Présence Francophone, n° 60, 2003

Julie et Erin¹ sont quelques-unes des étudiantes de doctorat qui assistent à ce cours. Elles suivront aussi plusieurs de mes cours durant la courte vie du programme de doctorat. La présence d'un contingent d'étudiantes préparant leurs thèses m'amène à orienter mon activité dans une triple dimension : donner les cours, encadrer les étudiantes dans leurs projets de recherche et les introduire dans le monde de la recherche par le biais des conférences. Malgré la fermeture du programme, l'encadrement de ces étudiantes de doctorat a mobilisé mes énergies intellectuelles durant les dernières années. J'ai introduit Erin et Julie au monde de la littérature africaine lors du congrès de l'African Literature Association (ALA) sur le cinéma organisé à Michigan State University. Julie a aussi assisté au congrès de l'ALA de Austin et elle a travaillé extrêmement dur pour inviter le cinéaste Jean-Pierre Bekolo sur le campus de l'Université de Rochester. Il me semble que cet engagement avec les étudiantes en ce qui concerne la recherche est important au moins sur deux plans : la formation de futurs enseignants et chercheurs en littérature francophone et la banalisation de la littérature francophone.

Après la suppression de notre programme de doctorat et la réduction conséquente du nombre des enseignants, il est devenu évident dans mon jugement que le destin de la littérature francophone reposait certes sur des professeurs bien formés et ancrés dans la discipline, mais aussi et surtout sur la banalisation de cette littérature. Par banalisation, j'entends tout simplement le passage d'un statut exceptionnel à une présence ordinaire dans le paysage académique. La banalisation, à mon avis, se fera par l'infiltration des murailles disciplinaires érigées par les littératures établies. L'infiltration, qui s'oppose au modèle d'une invasion spectaculaire, procède par des tactiques presque invisibles, par des accommodations qui ont souvent l'air des compromissions, avec une patience à toute épreuve et avec l'espoir que les efforts paieront un jour. La banalisation comme objectif et l'infiltration comme tactique ont profondément influencé mon approche de l'enseignement des littératures et des cultures francophones.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Au départ, il était plutôt question d'assurer la défense de la littérature francophone, notamment

¹ Emily, Julie et Erin sont des prénoms fictifs de personnes réelles.

contre la littérature française. Je venais de finir ma thèse qui ne jurait que par la malédiction de la théorie venue d'outre-mer et son incapacité à illuminer la richesse des littératures francophones. Je me méfiais beaucoup des commentaires qui tendaient à occulter la « francophonie » des littératures francophones, cherchant à tout prix à cerner ce qui, selon le mot de Glissant, avait permis aux écrivains des anciennes colonies de faire entendre leur voix de l'intérieur de la langue française :

Cette pensée du Même et de l'Autre aventura ainsi les poètes, mais elle se banalisera éperdument, dès lors que l'émergence des peuples aura rendu caduque sa formulation. Les histoires, convergentes, ont aussi rejoint cette part des littératures du monde, faisant naître de nouvelles expressions « dans » la même langue. Les poètes maghrébins, antillais, africains, ne vont pas vers l'ailleurs d'un mouvement projetant, ni ne reviennent vers un Centre. Ils constituent leurs œuvres en métropoles, accompagnant par là le surgissement de leurs peuples. (Glissant, 1990 : 43.)

Mon enseignement de la littérature francophone était une quête de la résistance contre les universels généralisants et tyranniques. Dans mon premier cours sur la littérature antillaise et sa théorie, tous les textes de fiction étaient naturellement d'auteurs antillais, mais aussi tous les textes « théoriques », question de montrer que la littérature antillaise était un univers qui avait inventé aussi la « théorie ». Je consacrais énormément de temps et d'énergie à mes cours sur la littérature africaine pour montrer comment les écrivains avaient déclaré leur indépendance vis-à-vis de la langue française ou, au contraire, pour lamenter comment les Henri Lopes, Ferdinand Oyono, Maryse Condé et autres Labou Tansi devaient toujours passer par la route de la métropole coloniale afin d'atteindre les imaginaires du tout-monde.

Quand j'enseignais les textes français dans le cadre d'un cours sur la culture, je donnais la priorité à Gide, qui fait le procès des compagnies concessionnaires dans ses voyages équatoriaux; je convoquais Jean Lacouture dans ses méditations sur le « désempire »; j'appelais au secours Jean-Paul Sartre, préfacier de Fanon, pour témoigner de l'inhumanité des conquistadores. Un de mes étudiants avait, dans les évaluations, relevé pour le regretter le fait que nous n'avions pas lu les classiques de la littérature française. Je trouvais dans de tels commentaires une preuve supplémentaire de l'orientation eurocentrique de l'institution, et il était de mon devoir, avec l'enseignement des

textes africains et antillais, de me dresser, comme un fils du roi Christophe, contre cette forteresse eurocentrique. Une de mes étudiantes, qui avait suivi deux ou trois cours avec moi dont un cours sur la littérature antillaise, m'avait envoyé une carte postale depuis la France où elle passait un semestre. Dans la carte, elle me remerciait du fait que, là-bas, dans un cours où Chamoiseau était au programme, elle était la seule à avoir des connaissances sur les Antilles. J'établissais un parallèle entre le commentaire de mon étudiante et la réaction de Dominique Fernandez à la suite de l'attribution du prix Goncourt à *Texaco* du Martiniquais Patrick Chamoiseau, plus particulièrement sur l'intérêt exprimé par un éditeur new-yorkais qui a immédiatement acheté les droits de traduction du roman :

Extravagance américaine : depuis le Nouveau Roman, la seule voie romanesque française perçue à New York est celle de la francophonie. Jacques-Stephen Alexis, René Depestre, Daniel Maximin, Raphaël Confiant font l'objet de séminaires et de publications; et Patrick Chamoiseau, d'un coup, par la grâce du prix Goncourt, est devenu le romancier de langue française le plus connu aux États-Unis. Les Américains, qui ignorent tout du roman français contemporain et ne traduisent nos livres qu'au plus avare des compte-gouttes, ont acheté « *Texaco* » dès le lendemain du prix (lequel, les autres années, est totalement ignoré et n'entraîne aucune conséquence), pour la somme — assez fabuleuse — de 75 000 dollars. C'est que Chamoiseau est considéré là-bas comme un Américain de langue française. (Fernandez, 1992 : 50.)

Je voyais dans ce commentaire la preuve de la marginalisation des littératures dites francophones dans le système d'enseignement français; et, plus que jamais, je me sentais réconforté dans ma mission de faire avancer la cause d'une littérature repoussée dans les marges, à l'instar des peuples associés à cette pratique littéraire. Il était donc question pour moi de transformer mes cours en tribune de combat contre ce que je nommais alors, avec toute la passion et la bonne foi de celui qui se sait juste, l'hégémonie occidentale. Emily Apter, dans son article « *French Colonial Studies and Postcolonial Theory* », analyse l'absence sur le continent européen d'un mouvement comparable à ce qui se désigne par théorie postcoloniale dans les universités nord-américaines. La résistance des universitaires français à la théorie postcoloniale se situe dans le contexte plus global de la marginalisation des productions culturelles francophones :

Many French intellectuals seem to have difficulty in grasping the pertinence of postcolonial theory to the contemporary politics of culture, despite their recognition that Maghrebian, Caribbean, West African and Indochinese exclusion from mainstream *francité* continues to inflect internal and cultural affairs as well as the export of French culture abroad. Though it has existed for a long time in France, Francophone studies tends to be marginal in every sense of the word—that is, practised by an institutional minority, destined to a circumscribed readership, and ghettoized in anthologies or works of encyclopedic breadth¹. (Apter : 169-170.)

La théorie postcoloniale, « code-language elected to speak to the issues of multiculturalism, canon realignment, global decentering, revisionist historiography, identity politics and cultural hermeneutics »² (*Ibid.* : 169), ouvre les chemins de la mémoire coloniale que la France a jusqu'à présent refusé d'affronter. Une telle démarche, suggère Apter, pourrait interpeller « the myopia of French cultural vision by posing a healthy challenge to ideological universalism, metropolitan narcissism, cultural "pasteurization", and the critically underexamined tenets of language and literature. »³ (*Ibid.* : 171-172.) Pourtant, pendant que les institutions de la France éternelle perpétuent les réflexes d'un autre âge, les productions culturelles qui ont en commun la langue française s'interpellent. Mireille Rosello montre comment il existe des liens intertextuels entre le chanteur de rap MC Solaar et le poème « Le dormeur du val » de Rimbaud. La réécriture de Rimbaud par MC Solaar est loin d'être un acte isolé. Dans *Littérature et identité créole*, Rosello analyse comment la scène du « Nègre comique et laid » du *Cahier d'un retour au pays natal* de Césaire est une adaptation de Baudelaire. Toujours à propos de Baudelaire, Françoise Lionnet estime que le défi du moment est de retourner « to the scene of writing and the conditions of

¹ [Beaucoup d'intellectuels français semblent éprouver des difficultés à saisir la pertinence de la théorie postcoloniale dans les enjeux contemporains de la politique culturelle, malgré leur reconnaissance du fait que l'exclusion des composantes du Maghreb, des Antilles et d'Afrique de l'Ouest de la francité officielle continue d'avoir un impact sur les affaires culturelles internes et externes aussi bien que sur l'exportation de la culture française. Malgré leur présence dans l'Hexagone depuis un certain temps, les études francophones sont, à tous égards, victimes de marginalisation : elles sont du ressort d'une minorité institutionnelle, elles sont destinées à un public limité, et ghettoisées dans les anthologies ou les travaux de portée encyclopédique.]

² [langage-code destiné à soulever les problèmes du multiculturalisme, du réalignement du canon, du décentrement mondial, du révisionnisme de l'historiographie, des politiques identitaires et de l'herméneutique culturelle]

³ [la myopie de l'approche culturelle française en introduisant le nécessaire questionnement de l'universalisme idéologique, du narcissisme métropolitain, de la « pasteurisation » culturelle et de l'impasse critique sur les tenants de la langue et de la littérature.]

production of the early poetry —in other words, to look at the text from *outside* of conventional literary, critical, or cultural history, to reclaim it from *our side*, that of a more global *francophonie*. »⁴ (Lionnet, 2000 : 154.) Adoptant cette approche, Lionnet met à jour les influences exercées par la culture créole sur la poésie de Baudelaire, influences qui sont généralement occultées par la critique. Pour Lionnet, l'importance de Baudelaire pour les études francophones provient du fait qu'il a, à travers sa poésie, donné voix à la présence culturelle francophone en France. Apter, Rosello et Lionnet partent toutes du même constat selon lequel la francophonie est plus ou moins marginalisée dans les études françaises. Mais elles proposent, par le biais de la théorie postcoloniale ou des *Cultural Studies*, des voies et des moyens de donner plus de présence aux études francophones. Rosello et Lionnet nous rappellent une précieuse vérité : les écrivains, poètes et artistes ont déjà posé des balises intertextuelles à l'intérieur de la langue française, les critiques devront peut-être les suivre. Et les enseignants aussi.

Quelques années après la suspension de notre programme de doctorat (pour reprendre cet euphémisme administratif), le désastre redouté n'avait pas eu lieu. Le nombre de nos étudiants n'avait pas baissé, au contraire, il avait même augmenté. Les étudiants de première année (*freshmen*) qui s'inscrivaient dans nos cours témoignaient d'un intérêt certain pour la littérature francophone, certains ayant même lu des textes francophones durant leur cours secondaire. Une de mes collègues qui enseigne des cours intermédiaires venait régulièrement me demander conseil pour le choix des textes qu'elle pouvait inscrire au programme. Une autre, qui enseignait l'espagnol dans mon département et le français dans une autre université de la ville, prenait aussi conseil pour les textes francophones. Au grand désespoir des étudiants inscrits à mes cours, les livres que je commandais disparaissaient souvent des rayons de la librairie parce qu'ils trouvaient des lecteurs ou des lectrices que je ne pouvais soupçonner présents dans un campus où je ne cessais de lamenter ma solitude académique. Cet intérêt, si anecdotique soit-il, a contribué à me sortir de ma position combattante, et j'ai

⁴ [au lieu de l'écriture et aux conditions de production des premières œuvres poétiques — en d'autres termes, il est nécessaire de relire le texte en dehors des conventions littéraires, critiques ou de l'histoire de la culture afin de le revendiquer de notre côté, celui d'une francophonie plus inclusive.]

commencé à envisager d'autres stratégies pour introduire la francophonie dans le paysage académique de Rochester.

J'ai commencé par me faire des alliés à la bibliothèque pour constituer une collection minimale de livres et de films francophones. L'exemplaire collaboration de deux de mes collègues du département, Sharon Willis et Thomas DiPiero, m'aura beaucoup aidé dans cette entreprise. Ensuite, avec l'aide de mon département, j'ai invité des écrivains pour rehausser le profil de la littérature francophone. Calixthe Beyala, qui avait fait sa conférence en français, avait été très bien reçue. La communauté francophone du campus était au rendez-vous. Maryse Condé, qui a bénéficié d'une organisation nettement meilleure, a fait salle comble, et j'ai découvert que ses textes étaient enseignés en traduction au département d'anglais. J'ai commencé à programmer des films ouverts non seulement à mes étudiantes, mais aussi à toute la communauté du campus. Lors d'un week-end organisé à l'intention des anciens étudiants de l'Université, j'ai programmé *Camp Thiaroye* de Sembène Ousmane. Près de deux cents personnes se sont inscrites pour le film et plus de cent ont assisté à la projection. Mais ce qui m'aura le plus marqué, c'est le fait que six personnes sont restées au-delà du temps réglementaire et ont tenu à regarder tout le film. L'engouement pour les films, les conférences et les textes francophones m'a donc conduit à remettre en cause ma position de combattant solitaire.

J'ai commencé à envisager une stratégie d'infiltration qui se situait sur le long terme, supposait des alliances permanentes et un effort constant pour ne pas heurter de front étudiants et collègues qui, après tout, fonctionnent dans le contexte d'une tradition académique fortement eurocentrique. Il faut aussi dire que cette remise en cause était liée à un recentrement de mes recherches, qui se caractérisait par un questionnement de ce que je considérais alors comme mon temps d'étudiant. Je me suis rendu compte que les enthousiasmes produisent des analyses souvent enflammées, mais la flamboyance des analyses passionnées n'est pas le meilleur gage de l'efficacité analytique. Et je suis arrivé à la conclusion selon laquelle la littérature francophone, pour s'installer dans la durée, a besoin d'un corpus de textes littéraires qui résistent au temps et prennent leur place

méritée dans le patrimoine des imaginaires du tout-monde, mais aussi que cette littérature a besoin d'une tradition critique de qualité. J'ai donc changé mon approche de l'enseignement en même temps que je revoyais mon propre travail de recherche.

La conséquence de tout ce travail de questionnement est visible dans les nouveaux cours que j'ai conçus et qui font appel aussi bien à des textes francophones que français. Mon cours « Paris et Normandie », par exemple, explore la représentation de Paris dans la littérature et le cinéma. Le regard des « Persans » de Montesquieu sur la Ville lumière est comparé à celui de *Bel-Ami* de Maupassant ou encore à celui du *Nègre à Paris* de Bernard Dadié. Dans mon cours sur la culture française, je mets côte à côte le *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire et les textes sur l'Union européenne dans l'exploration des facteurs qui ont influencé et qui influencent la culture française. Dans mon cours sur la folie et malgré les légitimes interrogations de Mudimbe sur le paradoxe qui consiste à avoir recours à Foucault — qui, « on l'admettra aisément, du fait de l'importance, de l'originalité et de l'apport de ses travaux, peut être considéré comme un symbole insigne de la royauté de cette pensée occidentale dont nous aimerions tant nous défaire (Mudimbe, 1982 : 37) —, je n'ai plus à chercher de raisons particulières pour expliquer la présence de Michel Foucault aux côtés de Fanon et de Glissant. Dans mes cours de langue, j'introduis les étudiants progressivement à la littérature francophone à travers des textes de journaux ou de revues, des romans choisis en fonction de leur niveau ou des poèmes. L'année dernière, avec une Martiniquaise qui travaille à la bibliothèque, nous avons organisé une exposition de livres martiniquais et guadeloupéens pendant le Black History Month. Autour de l'exposition, nous avons organisé une conférence et la projection de quatre films qui étaient intégrés dans deux de mes cours. La sortie de mon bunker francophone a été marquée non seulement par une ouverture sur la littérature française, mais aussi par une conception de cours intégrant la littérature afro-américaine. J'ai ainsi introduit un cours sur le Black Paris qui fait appel aux textes de Duras, James Baldwin, Maryse Condé pour illuminer la présence black dans la Ville lumière. Quand notre département a initié un programme d'études européennes, des voix se sont élevées pour dénoncer la dérive eurocentrique d'une pareille démarche. J'ai préservé mon énergie des dénonciations

coutumières, et peut-être inefficaces parce que banalisées du fait de leur ritualisation; j'ai cherché plutôt à voir comment les études francophones pouvaient infiltrer cette tribune européenne pour y mendier quelque visibilité. Et les sujets ne manquent pas.

L'infiltration demande une préparation à toute épreuve, une recherche des lieux communs et des intersections qui se tissent entre la francophonie littéraire et culturelle et les autres disciplines, une identification de ces lieux communs qui mènent à toute l'infrastructure de la bureaucratie académique. Infrastructure qui va des départements aux centres et programmes et qui conditionne, par le financement et le soutien, la survie de toute discipline. Étant la seule personne qui puisse enseigner la francophonie dans mon université, je suis conscient de la précarité de tout ce que je fais. Si jamais je venais à quitter l'Université, il n'y a aucune garantie que le poste serait maintenu. L'infiltration permet aux étudiantes et étudiants de mes cours de savoir que la francophonie existe : demain, ces étudiants seront des libraires, des bibliothécaires, des enseignants de lycée ou d'université, des administrateurs ou des capitaines d'industrie ou de la finance. Qui sait le petit rien invisible qui influence l'octroi des bourses pour la recherche, les décisions de financement des programmes, des choix des livres? D'avoir été au contact des textes francophones permettra une présence francophone, si minime soit-elle, dans des cercles toujours plus étendus. En ce qui concerne l'Université, la collection francophone que j'aide à constituer développera peut-être des « réflexes francophones » dans la bibliothèque, et même si ces réflexes ne se mettaient pas en place, la présence francophone sera renforcée. Créer le réflexe francophone dans la tête des étudiantes et étudiants, développer une présence francophone au sein de l'institution, éduquer les collègues sur la présence francophone me semblent être des chemins qui peuvent contribuer à une infiltration permanente de la francophonie et à une éventuelle banalisation. Et même si tout ceci demeurerait un vœu pieux, je voudrais confesser que la remise en cause de mon approche de la francophonie a déjà eu un effet visible : j'ai redécouvert la beauté de la poésie de Senghor, ce qui n'est pas rien.

Cilas KEMEDJIO : *Associate Professor* de français à l'Université de Rochester dans l'Etat de New York, ses domaines de recherche comprennent les littératures francophones de l'Afrique et de la Caraïbe, la théorie littéraire et les *Cultural Studies*, ainsi que le roman français du XX^e siècle. Il a publié *De la négritude à la créolité : Édouard Glissant, Maryse Condé et la malédiction de la théorie* (Lit, 1999) et des articles sur Foucault et sur la littérature camerounaise.

Références

APTER, Emily (1995). « French Colonial Studies and Postcolonial Theory », *Substance*, n^{os} 76-77 : 169-180.

FERNANDEZ, Dominique (1992). « Texaco à New York », *Le Nouvel Observateur*, 26 novembre : 50.

GLISSANT, Édouard (1990). *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard.

LIONNET, Françoise (2000). « Reframing Baudelaire: Literary History, Biography, Postcolonial Theory, and Vernacular Languages », dans Marie-Pierre LE HIR et Dana STRAND (éd.), *French Cultural Studies: Criticism at the Crossroads*, Albany, SUNY Press : 153-184.

MUDIMBE, V.Y. (1982). *L'odeur du Père. Essai sur les limites de la science et de la vie en Afrique noire*, Paris, Présence Africaine.

ROSELLO, Mireille (2000). « Rap Music and French Cultural Studies: For an Ethics of the Ephemeral », dans Marie-Pierre LE HIR et Dana STRAND (éd.), *French Cultural Studies: Criticism at the Crossroads*, Albany, SUNY Press : 81-102.

-- (1992). *Littérature et Identité créole aux Antilles*, Paris, Karthala.